

Conférence donnée au Musée de la science et de la technique de Milan, le 3 février 1973. Parue dans l'ouvrage bilingue : Lacan in Italia 1953-1978. En Italie Lacan, Milan, La Salamandra, 1978, pp. 58-77.

⁽⁵⁸⁾ Alors, vous êtes ici... pour des raisons, évidemment... je suppose... diverses et parmi lesquelles je pense que mon titre n'est pas pour rien.

Alors, mon titre je l'avais d'abord livré à Contri grâce à qui je suis ici. Mon titre lui a été transmis par ma secrétaire – j'ai une merveilleuse secrétaire que tout le monde connaît, dans Paris bien sûr. Elle s'appelle : Gloria.

Alors, Gloria lui a dit : *La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel*.

Je suis bien content, bien content que ceci ait été transcrit par : *La psychanalyse et sa référence au rapport sexuel*, parce que ça va me donner beaucoup moins de mal, que ça soit lié par une conjonction et non par une implication... ça va me donner beaucoup plus de liberté.

Je suis revenu... venu ici pour vous des sports d'hiver... Je suis en train de me délasser, et ça signifie un très grand goût pour Milan : il faut vraiment que j'aime beaucoup Milan pour avoir coupé mon séjour aux sports d'hiver.

Comme donc j'y étais, je n'ai pas spécialement préparé ce que j'ai à vous dire, d'autant plus que je crois que c'était impréparable, impréparable justement à cause du caractère, disons, hétéroclite de ceux à qui je pouvais m'adresser.

Tout à l'heure on m'a demandé s'il fallait me présenter. Vous êtes là assez nombreux pour que ça suffise comme présentation. Je vais tâcher de me présenter par la façon dont je vais tenter de frayer ce sujet.

Ce sujet, je l'ai choisi, je l'ai donné à Contri parce que quand on est pris dans une certaine pratique il ne ⁽⁵⁹⁾ faut pas croire qu'on a le pouvoir de prendre son recul.

La psychanalyse *et sa référence au rapport sexuel*, disons que c'est là que, déjà quand même depuis quelques années, c'est là que j'en suis.

C'est un point qui m'occupe et au niveau duquel forcément... j'essaie de dire quelque chose que je crois important.

Tout le monde sait – même la majorité de nos psychanalystes qui est ici – tout le monde sait que la psychanalyse donne une certaine importance, dans la... disons, dans le statut des gens qui viennent demander une psychanalyse, donne une certaine importance au rapport sexuel.

Ce qu'on appelle « sexualité » par exemple, est mis au premier plan... de quoi ? D'une théorie ou d'une pratique ? Il est bien clair que c'est au niveau de la théorie, et la théorie... la théorie, c'est très difficile à faire.

La théorie... le mot, mon dieu, a ses origines... Il y a un nommé Aristote qui en faisait grand cas. C'est quand même de lui que nous vient cette notion intuitive, n'est-ce pas, cette façon de contempler, pour tout dire, pour avancer le mot capital, de contempler le... quoi ? – le monde.

C'est de là que nous vient tout un mode de penser qui dans l'occasion s'appelle cosmologie. Le monde est supposé être univers, il y a la sphère suprême, enfin, le moteur immobile qui englobe tout ça, et on peut peut-être arriver à s'égaliser à ce tout ça en le contemplant...

Pour essayer quand même de me faire entendre... parce que je me fais plutôt entendre en général à demi-mot... C'est même pour ça que mon public dans l'ensemble n'y comprend rien, mais enfin, ils reviennent, parce que, ces demi-mot, c'est ça qui les attache : ils voudraient bien connaître l'autre moitié. Il n'y a aucun autre moyen de communiquer qu'à demi-mot, c'est pour ça que je n'ai pas plus d'espoir de communiquer ici, mais je vais

essayer de ne pas rester dans le demi-mot, puisque..., enfin, ce que j'ai c'est plutôt à me présenter... Enfin, vous verrez à la fin n'est-ce pas... ?

J'en suis donc arrivé à la théorie, à la cosmologie, enfin, à l'idée qu'on peut s'égaliser de quelque façon à ce qui est, comme on dit, déjà tout de suite là. On a fait un ⁽⁶⁰⁾pas en plus, n'est-ce pas ?

On ne voit pas du tout pourquoi, enfin, cette contemplation du monde serait identifiée d'aucune façon à ce qui est. Parce que ça... ça peut être une grande illusion, cette contemplation.

Non seulement ça peut l'être, mais incontestablement, enfin... nous avons toutes les preuves que cette idée que nous avons affaire à ce qui est, c'est un délire, un délire sans doute commun.

Enfin, ça constitue ce qu'on appelle le bon sens, qui est incontestablement la chose du monde la plus répandue – comme le disait un philosophe, comme ça, qui a écrit en français – la chose du monde la plus répandue, c'est-à-dire, il faut bien le dire : la plus bête.

Nous avons fait depuis quelque temps un petit effort pour fonder une pratique du discours qui se tienne. On appelle ça : la science.

Chacun n'a qu'à regarder, à faire... à faire un effort pour se tenir au courant de l'élucubration scientifique. Assurément c'est pas bête.

C'est pas bête, mais ça a abouti à des choses très étranges... très étranges et qui n'ont absolument rien à faire avec le bon sens. Malgré tout, l'espace-temps... enfin, ce qu'avance M. Einstein... c'est quand même pas quelque chose qui tombe sous les sens... je veux dire que tous tant que vous êtes, et moi aussi bien sûr, nous ne pouvons pas du tout échapper à cette représentation de l'espace qui, fût ce qu'Einstein dit et avance prouvé et vrai, n'est évidemment qu'un abord de l'espace totalement imaginaire...

Alors, voilà un mot, comme ça, d'avancé, qui est le mot « imaginaire ». C'est un mot-clef pour mon discours à moi.

La première fois que j'ai été sollicité, du côté de la formation des analystes, par un certain besoin qu'on manifestait que quelque chose s'en transmette, de cette formation, j'ai avancé ces trois termes : l'imaginaire, le symbolique et le réel.

Et puis j'ai donné à cette catégorisation quelques développements, comme ça fait vingt ans que j'ai avancé ça et que, jusqu'à une époque récente, j'ai fait tous les huit jours très régulièrement, pendant l'année dite scolaire, quelques..., j'ai avancé tous les huit jours quelques propositions qui ne constituaient pas un cycle, ⁽⁶¹⁾qui... qui ont toujours avancé... Jamais je n'ai repris une seule fois un thème que pendant une année j'avais choisi. Évidemment je ne peux pas vous en donner une idée maintenant, mais peut-être qu'à certains – et encore, pourquoi même la supposerais-je ? – à certains est venu aux oreilles que cette distinction de l'imaginaire et du symbolique, c'est quelque chose que je mets très en avant dans la fonction analytique.

J'en profite pour bien préciser qu'il n'y a là nul manichéisme, si je puis m'exprimer ainsi, c'est à savoir que j'opposerais l'imaginaire au symbolique, à la façon du préjugé – ce qui est assez courant au sujet de mon enseignement – de gens qui ne sont jamais venus, et d'ailleurs même de ceux qui y sont venus, parce que on a beau marteler les choses, les expliquer, y faire dessus un piétinement d'éléphant : ça ne change absolument rien, n'est-ce pas ? il faut toujours qu'il y ait le bien et le mal...

Alors, soi-disant pour moi le bien, ça serait le symbolique, et quand au contraire on fait état de quelque chose qui par ailleurs est dénoncé comme imaginaire, comme je viens de le faire pour l'instant, par exemple, à propos de l'univers, quand on recourt à ça... ça... cacà [s'iz] : il faut pas. Sous prétexte, en d'autres termes, que j'ai insisté sur ceci, que ce n'est pas une explication recevable que de parler comme il se fait couramment, dans une certaine psychanalyse, de la fonction du moi... – Dieu sait la place que ça tient dans un certain développement de la psychanalyse – je veux dire quelque part dans des endroits d'ailleurs

où c'est parce qu'on s'efforce de penser un peu à ce qu'on fait qu'on s'exprime ainsi : on parle du moi, du moi fort ou du moi faible et... C'est une fonction à laquelle, en somme, on donne corps.

C'est pas du tout dire que le moi, ça n'existe pas, que d'en dénoncer la référence comme imaginaire.

Le moi, nous y croyons chacun [*ride*] dur comme fer, enfin, comme le disait une petite personne comme ça, dans un temps... je ne sais pas pourquoi j'y ai repensé cette nuit... elle s'appelait Natasha : elle essayait un jour de bien m'expliquer que, de quelque façon qu'il fût désigné, dans le langage commun, il n'en restait pas moins absolument certain que, comme elle s'est exprimée, moi je suis moi.

Mais, elle avait raison.

⁽⁶²⁾Elle exprimait là un sentiment très foncier, malgré qu'on puisse, sans aucune espèce de doute, le considérer comme totalement illusoire...

C'est totalement illusoire, mais c'est une illusion qui tient et qui est, à proprement parler, incassable.

Parce qu'en fin de compte, l'imaginaire... l'imaginaire fait partie du réel. Je veux dire que sans la référence à l'imaginaire, il y a un tas de choses qui ne fonctionnerait pas.

Par exemple, il serait démontrable qu'en faisant apparaître dans le champ que nous supposons être le champ visuel de certains animaux de basse-cour, un découpage qui ait l'air d'être les ailes déployées d'un oiseau de proie, enfin, que ça suffit à provoquer la terreur des dits animaux de basse-cour : il est bien certain qu'il est présumable – ce n'est pas à trancher avant d'en faire l'expérience, mais il est présumable – qu'il manquerait quelque chose aux fonctions de conservations des dites bestioles.

Il est intéressant de voir que l'imaginaire, ça fonctionne, et que ça fonctionne dans le réel. Ça ne veut donc pas dire qu'on ne puisse pas s'y référer. La question est plutôt : comment est-il pensable qu'on en sorte ?

C'est-à-dire que le réel n'est pas à concevoir tout entier comme imaginaire. Comme je vous l'ai dit, le bon sens, enfin, reste toujours très proche de cet imaginaire fondamental qui certainement vous soutient dans la position sur deux pattes qui est celle que vous occupez, comme le dit le mythe d'Œdipe, n'est-ce pas, le mythe du Sphinx, la situation érigée qui vous sert pendant la plus grande partie de votre vie, enfin... non seulement on s'imagine, à propos de cette position, que c'est une position tout à fait fondamentale, mais c'est justement là-dessus qu'on peut faire reposer ceci : c'est que chez l'animal humain l'identification à l'autre en tant qu'il tient debout, donne – c'est là qu'est le glissement – donne la métaphore fondamentale : celle du stable, ce qui se tient debout, *stat*, et là-dessus se branche toute cette histoire du moi.

C'est intéressant de s'apercevoir que, quand même grâce à l'éthologie animale,... qu'il y a des images qui sont tout à fait déterminantes pour la subsistance. Subsistance, c'est pas tout à fait pareil que stabilité, n'est-ce pas – voilà, c'est même un peu différent...

... *sistere* c'est plutôt être assis, et *stare* c'est être ⁽⁶³⁾debout, et en fin de compte la plupart des animaux sont plutôt souvent assis que debout. Ça va même jusqu'à s'étendre, puisque vous en avez là l'exemple, à l'animalité humaine : elle est plus souvent sur son derrière que sur ses deux pattes... c'est la position, dans tout un champ de l'éthologie, la position la plus fondamentale. Être assis, c'est celle où, par exemple, enfin, comme j'espère que c'est le cas pour vous tous, on digère.

Vous digérez votre petit-déjeuner et vous êtes assis, c'est pour ça que vous pouvez vous laisser aller peu à peu au bercage de mes mots. Donc je n'ai jamais dit que l'imaginaire, c'est très vilain, et qu'il ne faut jamais s'y référer. J'ai plutôt posé la question de savoir ce qui ne va pas dans la digestion, enfin, dans les fonctions d'évacuation, et quelques autres fonctions de cette espèce qui font partie de la même assiette. Il est clair qu'il y a des choses qui ne vont pas, et que, ces choses qui ne vont pas, les psychanalystes, saisis par une espèce de folie qui prend son origine dans leur propre expérience, je veux dire dans le temps où ils

ont fait eux-mêmes une analyse, ils ont pu s'apercevoir qu'il y a quelque chose qu'on peut faire bouger dans les troubles de la subsistance.

Il est tout de même frappant que ce qu'on peut ainsi faire bouger, on le fait bouger, quand on est analyste, dans un mode d'expérience qui a pour support uniquement la parole.

Dieu merci, c'est pas... c'est pas la parole de l'analyste ! Ça arrive de temps en temps, qu'il donne ce qu'on appelle une interprétation : ça doit même arriver, si tant est qu'il n'y a pas déjà dans l'expérience... un mode d'institution tel qu'il a à peine besoin de parler. Parce qu'il y a une chose en tous cas certaine, c'est que l'autre – celui que j'appelle... que tout le monde appelle, en France, depuis que j'ai employé ce terme, l'analysant – l'autre c'est pas l'analyste.

On s'imagine que l'analyste analyse : c'est celui qui est en position de demande dans l'analyse qui est l'élément actif, qui mérite d'être appelé l'analysant.

Eh bien, celui-là... il est clair que dans les cas heureux, disons, il tire de l'analyse un bénéfice, à savoir que les troubles dans son assiette, enfin, digestive ou défécatoire – car ce que l'analyse a montré c'est que ça se ramène à quelque chose comme ça, en fin de compte, les fameux troubles – eh bien, il y a quelque chose qui ⁽⁶⁴⁾se régularise, qui s'arrange, enfin... il sort de là plus au moins détordu.

Comment ça peut-il se faire ? C'est là qu'est la question : comment une analyse, c'est-à-dire une technique qui ne procède que de paroles, avec le minimum d'intervention enseignante... Parce que, bien sûr, la parole, on sait déjà, comme ça, à quoi ça sert : c'est la prédication, c'est le bourrage de crâne. Un analyste, ça n'assassine pas son analysant avec des principes moraux, ça le laisse parler ; et qu'il y ait là, autour de ça seulement, quelque chose qui s'opère... ça mérite bien quand même qu'on y réfléchisse.

Ça mérite qu'on y réfléchisse, d'autant plus qu'on a bien la notion que dans d'autres champs on a déjà une expérience analogue : à savoir qu'il y a des gens qui ruminent – on appelle ça penser, sans doute à cause du rapport avec la panse – il y a des gens qui ruminent et qui sont arrivés à dire des choses qui ne restent pas au niveau de la capture du simple bon sens, qu'en d'autres termes – simplement, enfin, c'est une référence massive à la science – il est arrivé qu'on se fasse une idée... mais enfin, ceci c'est depuis toujours... qu'on arrive à une idée toute différente de ce qu'on peut appeler le réel.

Une idée qui est complètement scindée de cette capture imaginaire que nous trouvons être la dimension commune à cette chose que j'hésite toujours à appeler l'homme – il y a des très bonnes raisons pour ça, c'est pas évident, l'homme, c'est pas évident parce que... à partir du moment où l'on est parti de cette idée... qu'ils ne sont que des moi, c'est-à-dire des captures imaginaires... c'est justement en donnant de l'importance à l'imaginaire, qu'on peut se douter qu'il faut y regarder à deux fois avant d'y faire jouer ce dont il s'agit dans l'imaginaire, avant d'y faire jouer, justement à ce niveau-là, n'est-ce pas, la notion de... la notion de la forme.

C'est certain que, cette notion de la forme, elle est capitale, elle est tout à fait pratique, n'est-ce pas, il y a des gens qui se sont amusés, comme ça, à faire des expérimentations au sujet que vous bien savez, c'est-à-dire de la bonne forme. Ils se sont aperçus qu'il y avait un rapport entre certaines formes qu'on peut appeler bonnes, celle de la bulle par exemple, et le fait qu'à un autre niveau, n'est-ce pas, justement au niveau où l'on parle, la sphère, ça paraît quelque chose... de fondamental.

⁽⁶⁵⁾On a appelé ça la *Gestalttheorie*. On s'est imaginé que ça rendait raison d'un certain nombre de phénomènes, dans ce qu'il en est de la subsistance des corps, justement...

Dans d'autres termes, on a transmis sur le champ de quelque chose de très différent, enfin, de l'expérience, ce qui était apparu, à un certain niveau de pensée qu'on appelle philosophique, ce qui était apparu au temps et à la pensée de Platon, n'est-ce pas ?

À la vérité, le propre des grands penseurs est de ne pas se laisser aller, comme ça, à toutes les évidences.

L'homme en soi, si je puis dire... c'est pas autour de ça que tourne, dans Platon, la théorie de la forme. Qu'on y regarde de près, pour tout dire, il n'était pas si humaniste que ça. Il faut vraiment être fou pour être humaniste.

C'est-à-dire, ne pas s'apercevoir que justement il y a cette faille, enfin... que la faille existe déjà au niveau de la théorie, mais elle n'est pas évidente, là.

La difficulté donc commence à ceci, c'est qu'il est difficile de réduire tout ce qu'il en est de ce qui va ou de ce qui ne va pas, dans la subsistance de l'homme... de le réduire à des rapports imaginaires, et que la fonction de la contemplation est à la source d'innombrables erreurs.

Comment savons-nous que ce sont des erreurs ?

Justement parce que c'est d'ailleurs que nous les corrigeons. D'ailleurs, il me semble que ce que je viens de vous dire vous l'indique suffisamment, et d'une fonction dont le moindre examen manifeste qu'elle est impensable, cette fonction, celle que je viens d'énoncer sous le titre de la parole, qu'elle est impensable, s'il n'y a pas déjà, et distinct de ce qui s'y agite, quelque chose que vous n'avez jamais, je suppose, jamais vu se focaliser sur ce point-là, mis à part ceux ici qui en ont eu les oreilles chatouillées par quelque chose qui s'appelle la linguistique. La linguistique montre que quand même le langage c'est quelque chose... quelque chose qui est là bien avant toute construction individuelle : nous naissons chacun dans une ère où domine la langue. La langue maternelle est... c'est pas nous qui l'avons faite. Elle est là.

C'est évidemment quelque chose qui s'est produit... la langue... pour aucune on ne peut dire qu'elle est éternelle. Mais nous avons quand même un rapport bien ⁽⁶⁶⁾particulier, et celui-ci c'est que... on n'a pas besoin d'être grand savant pour que, quand on habite une langue – pour employer le terme qu'il faut employer – quand on habite une langue... c'est légitimement que quelqu'un dont c'est la fonction d'en penser, de réfléchir, d'élucubrer l'objet linguistique, c'est légitimement qu'il s'adresse à vous comme à une compétence.

Ça, de toujours... prenons les gens qui ont été les frayeurs, ceux qui ont frayé la linguistique, enfin, appelons-les les grammairiens, et aussi les gens qui parlent du bon usage, enfin, tous... de quiconque qu'il s'agisse... qu'il s'agisse de Vaugelas, de Ménage ou de Boileau... enfin, quand il faut déterminer comment il faut entendre un certain mode de s'exprimer, ou inversement, quand on veut exprimer de quelque chose comment il faut le dire, eh bien, ils vont le demander, comme s'exprimait l'un d'entre eux, au charretier...
[parole perdue]

Quand on est dans la langue, il y a cette chose surprenante, enfin, c'est que n'importe qui a la compétence – c'est comme ça que les linguistes la distinguent, l'appellent.

Ça c'est une chose dont il faut tenir compte quant au statut de l'affaire, parce que c'est avec ça, la langue, que se produit tout ce remue-ménage, grâce à quoi la domination de l'image n'est pas tout à fait prévalente, grâce à quoi on peut envisager un autre mode d'accès, d'accès au réel – ce que nous-mêmes cherchons, n'est-ce pas, quand nous étudions le fonctionnement, le comportement, comme on s'exprime, dans l'animal : nous partons bien de l'idée qu'il est captif des images, que c'est même comme ça que ça doit se faire pour tourner rond... mettons dans des situations postulées à partir de cette idée d'imaginaire.

Tout est là, justement : que nous puissions le calculer, signifie que nous avons un autre fondement pour... non pas pour apprécier notre comportement..., car il se trouvait des gens qui, sous le nom de behaviouristes, voulaient étendre ça aux êtres humains aussi : puisqu'il est quand même assez frappant que pour l'étendre, il faut bien qu'il y ait toute cette cogitation fondamentale, celle qui justement a commencé de qualifier l'imaginaire d'imaginaire, et l'image comme fonctionnant.

⁽⁶⁷⁾... Alors, je fais simplement cette remarque, qu'il était tout de même difficile de penser – voyez : j'en reste là ce matin – de penser quelque chose comme ce qu'on appelle l'inconscient, l'inconscient qui est fait de pensées, car, enfin, ce que Freud dit c'est

exactement ça, n'est-ce pas, à savoir que même quand nous ne savons pas qui pense, quelque part ça pense, hein ?, même quand nous sommes endormis et que nous rêvons ; nous sommes capables de nous poser même la question de savoir : est-ce que nous rêvons ?, on peut se demander ça en rêve... oui...

... mais dans les couches mêmes du rêve, à savoir dans toute cette élaboration...

enfin, quand nous avons ce déchet incroyable qui a été considéré de tout temps le rêve, là-dessus il y a une articulation : c'est pas seulement ce que j'appellerai du vague, du mirage, de l'hallucination pour employer le terme : le nerf de la découverte de Freud, c'est justement ça que ça veut dire : c'est pas parce que, de temps en temps, il prête là-dessus à glissement, qu'il homogénéise la rêve avec l'hallucination... Ce qu'il veut dire c'est non pas que le rêve est comme une hallucination, mais que l'hallucination justement est comme un rêve, et ce à quoi ça se réfère c'est que le rêve est quelque chose de pleinement articulé, que le rêve est fait comme une phrase – la phrase d'une demande, d'un *Wunsch*, mais d'un *Wunsch* qui se décompose, qui est articulé, qui se traduit, qui se traite comme une langue, qui se traite dans la langue, et qui, pour des raisons qui sont des raisons d'expérience, est ce que j'ai formulé à dire que l'inconscient est structuré comme un langage. J'ai été prudent.

Il est absolument inconcevable que ceci ne soit pas mis au premier plan, parce que ça s'étale, enfin.

Je pense... je suppose, quand même, que peut-être il faut espérer que deux ou trois personnes ici ont ouvert Freud de temps en temps – enfin, naturellement personne ne le lit, bien sûr... on ne le lit pas, c'est vrai, si on le lisait...

L'Interprétation des rêves c'est le jaspinage autour de ce récit... c'est ce qu'on appelle l'association libre, c'est-à-dire : déconnez à plein tuyau sur votre rêve, n'est-ce pas, et puis...

... vous savez qu'est-ce que ça veut dire « déconner » ? – c'est peut-être pas courant en Italie...

⁽⁶⁸⁾ enfin, dites toutes les bêtises que vous voudrez et de ça va résulter quelque chose. On y reste, on n'en sort pas, on est de bout à bout dans le langage, à propos de n'importe quoi de ce qui est de l'ordre de l'inconscient, à propos d'un lapsus, de toute espèce, enfin, de n'importe quel raté dans la vie quotidienne : c'est dans la dimension du langage que ça s'exprime.

Vous sortez votre propre clé de votre poche au moment où vous arrivez chez votre psychanalyste : c'est un lapsus bien connu. Disons, ça se traduit... ça se traduit par : « je suis chez moi ». Alors, dire que Freud, enfin, a énoncé autre chose sinon ceci... c'est que ça parle, ça parle d'abord avant tout autre chose jusques et y compris... avant même que ça se tienne debout, n'est-ce pas, puisque justement quand on rêve on n'est ni debout, ni couché, ni assis... on rêve et on parle : ça parle...

Je vous demande pardon, enfin, parce que vous... quand même, étant donné que je suppose que j'ai ici comme auditeurs...

Je fais remarquer seulement ce que c'est évidemment le début, enfin, l'irruption, la remarque, la remarque qui change tout, dans ce rapport au langage, parce que à partir du moment, comme ça, où on s'aperçoit que ça va tout seul, qu'on n'a nullement besoin d'y être acteur pour que ça fonctionne, ça change beaucoup de choses... ça change même énormément de choses – ça change tout.

Je ne veux pas me livrer, enfin, à une excursion parce qu'il y aurait trop de gens qui s'en purlècheraient les babines.

C'est certain que... c'est pas fou de dire que ça a des rapports avec la découverte marxiste.

Le moindre soupçon... que Marx... pour des raisons comme ça, des raisons d'attachement sexuel, enfin, je veux dire que chacun sait qu'il était fou de sa dame Marx... aurait trouvé tout ce que Freud a avancé plus tard à vomir...

Mais enfin, il y a eu justement ce décollement, ce décollement que le langage c'est ça ce qui fonctionne d'abord, et Dieu sait d'où ça vient, c'est le cas de le dire. C'est quelque chose qui n'est pas du tout sans analogie avec le fait que Marx part de cette fameuse valeur, cette valeur d'échange, grâce à quoi il fait apparaître un tas de trucs, enfin, y compris la plus-value.

⁽⁶⁹⁾C'est de ce côté-là qu'il faut voir qu'il y a aussi, là, un clivage, parce que tout tourne autour de la valeur d'échange, et la valeur d'usage n'est là que pour qu'on puisse parler de la valeur d'échange...

... enfin, parce que la valeur d'usage... ah... elle est bien bonne...

... valeur d'usage, qu'on appelle ça : ça sert à quoi ?

Toute la question est là, justement, c'est que ce qu'on désigne par valeur d'usage c'est...

... ça serait bien la chose capitale, à savoir quelque chose dont on n'use pas comme d'un moyen, mais dont on jouit.

Eh bien, alors, si j'ai fait cette brève, comme ça, latéralisation, c'est quand même pour vous dire que la découverte de Freud c'est que la parole... c'est que la parole c'est pas quelque chose qui sert à quelque chose – à communiquer, par exemple, comme on pourrait se l'imaginer par l'institution analytique.

Ce que vous communiquez à un analysant, ça a beaucoup d'intérêt pour lui, ça c'est bien vrai...

... mais enfin c'est pas un intérêt à ce qu'on succombe soi-même dans une capture...

Il faut avoir un peu de recul pour que ça soit intéressant : ce que Freud a découvert c'est que dans le moindre acte de parole est impliquée une jouissance.

Bien sûr, ça se voit mieux dans un rêve, parce que la parole, elle est là qui fonctionne – comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure – toute seule... Ça se voit mieux dans n'importe quoi où elle fonctionne toute seule.

Mais dans la parole la plus courante – je veux dire celle qui a l'air d'être là pour communiquer, comme on dit, quelque chose – la jouissance est présente.

C'est même pour ça qu'il n'y a à peu près pas de discours qu'on ne puisse pas soumettre [...] d'un recul qui l'interprète en fonction de quoi ? de la jouissance.

C'est ça, ce dont il s'agit dans l'analyse.

C'est là, que porte l'intervention de l'analyste.

Tant que ce qui se jouit, là à portée de son oreille, tant que ce qui se jouit ne passe pas, comme ça, pour un court moment, à une portée telle qu'il puisse faire en sorte que s'en aperçoive celui qui est là à suer, à travailler, à travailler le sujet qu'il est lui-même – tant que, cette action de parole, tant qu'il n'y a pas cette ⁽⁷⁰⁾petite ouverture qui permette de faire nous apercevoir, apercevoir à l'autre, à l'analysant, ce qui se jouit dans sa parole – on fait mieux de se tenir tranquille.

Et c'est pour ça que la plupart des analystes ont en somme cette belle bonne règle de conduite : que la plupart du temps ils la ferment.

Il faudrait que ce soit pour une bonne raison, n'est-ce pas, mais en général ils s'en donnent de mauvaises parce que... parce que l'analyste, enfin, l'analyste vaut ce qu'il vaut : c'est-à-dire pas beaucoup mieux que quiconque, n'est-ce pas, à ceci près, qu'il s'est soumis à cette expérience et qu'il lui en est peut-être resté quelque chose.

C'est là le point capital.

Alors, chacun sait – bien sûr personne de vous ne sait, sauf trois ou quatre personnes ici qui ont lu Freud – chacun sait que – chacun sait si on avait ouvert Freud – que ce qui est par Freud avancé et qui est autrement nouveau... c'est que ce que j'appellerai l'effet du langage en tant que c'est ça l'inconscient, ça parle ailleurs que là où ça se bavoche.

Chacun sait que l'autre franchissement de ce qu'a apporté Freud, c'est ce qu'on appelle – ça, histoire d'en donner des mots-clefs, parce qu'on ne peut pas tout expliquer – c'est ce qu'on appelle les pulsions partielles.

Qu'est-ce que veut dire le mot « pulsions partielles » ? C'est pas un instinct, c'est jamais un instinct, comme on l'a traduit. C'est pas non plus ce qu'on appelle, à plus ou moins bon titre, quelque chose qui soit de l'ordre de la tendance. C'est une dérive : *Trieb*.

Ça veut dire au moins ceci : que pour un certain nombre de jouissances – celle de bouffer, de chier, de boire¹, ou de jaspiner, justement – ça – j'en ai dit quatre, hein ! comptez-les, pas besoin de répéter – ça c'est dérivé, c'est infléchi, c'est pris comme substitut, pour dire le mot, à une autre jouissance, qui est justement la jouissance sexuelle.

S'il y a une découverte, un pas-clef en ce qu'a apporté Freud, c'est ça.

Il y a à ajouter ceci – puisque là je viens de vous en donner quatre, de ces pulsions partielles – il y a à ajouter ceci, qu'il y en a une autre, qui se passe aux frontières de ce par quoi la jouissance c'est quelque chose qui concerne le corps et ses confins. Ça s'appelle : la douleur.

⁽⁷¹⁾Jouir d'un corps comme tel, c'est quelque chose qui est, semble-t-il bien, la propriété de l'être parlant... il jouit... disons : il joue – parce que je ne vois pas pourquoi je n'utiliserais pas des équivoques qui sont le précieux de ma langue. Vous en trouverez sûrement l'équivalent, mais dans d'autres points, dans l'italien qui est la vôtre.

Cette façon de... qui joue entre le joué et le joui, entre les corps, c'est quelque chose aussi qui vient se substituer, fournir le parallèle, l'équivalent, de la pratique de ce qui s'appelle chez le même être... chez l'être parlant, la jouissance sexuelle.

Alors, c'est comme ça, enfin, qu'est introduite la question de la référence.

La référence est qualifiée de référence au rapport sexuel.

C'est tuant, hein ?, de vous raconter ça comme ça, en si peu de temps, mais enfin je veux essayer de franchir, de couper, de tailler, pour... vous montrer la visée de ce dont il s'agit.

La référence, c'est tout un monde, vous comprenez : parce que la référence, ça ne veut pas dire la signification.

... Référence, c'est le terme qu'on emploie à propos de ce dont je n'ai même pas fait la moindre référence, c'est le cas de le dire, à ce qu'on appelle, à ce qu'on distingue en linguistique sous le terme de signifiant.

Le signifiant, ça a des effets, ça s'appelle le signifié.

C'est à ça que ça sert apparemment : à signifier.

Mais c'est pas ça, justement : le signifié est de l'ordre de ce que nous avons appelé, dans la parole, la dimension du jouir.

Et, pour que ça serve à quelque chose, il faut qu'il y ait quelque part quelque chose à quoi ça se réfère.

Ce par quoi le langage, comme on dit, ne connote pas seulement, mais dénote, pour désigner quelque chose... quelque chose de réel, pierre à quoi je me cogne.

Est-ce que, au niveau de la jouissance, de la jouissance sexuelle, la référence c'est ce à quoi ça sert, la dite jouissance, c'est-à-dire, justement, au rapport sexuel ?

Qu'est-ce que je désigne par rapport sexuel ?

Qu'est-ce que Freud désigne par rapport sexuel ?

Parce que, après tout, si on se donne un peu de ⁽⁷²⁾peine pour le lire... il faut évidemment se donner un peu de peine pour s'apercevoir qu'il dit déjà tout ce que je dis, il n'avait pas de peine pour ça... parce qu'il parlait de la même expérience.

Alors, que veut dire le mot « rapport sexuel », là où je l'avance ?

Bon, il y a d'abord l'usage commun, courant : quand vous baisez, vous appelez ça, en général, un rapport sexuel.

Seulement, ça c'est justement trancher la question : il n'est pas clair que ce qu'on appelle couramment rapport sexuel, ça veuille dire que ça soit en rien du tout sexuel.

¹. Probablement une coquille. Il s'agirait vraisemblablement de : voir.

Si la parole c'est de la jouissance – c'est de la jouissance qui a un certain rapport avec la jouissance sexuelle – il y a une chose que par contre nous montre fort bien l'expérience analytique : c'est que la jouissance sexuelle, c'est rare que ça établisse un rapport.

Il n'y aurait pas tant de gens qui viendraient nous voir pour nous parler très précisément de ce rapport qui justement n'existe pas.

Au niveau... au niveau des hautes aspirations du cœur, au niveau de ce qui se jaspine, au niveau justement de ce qui surgit comme exigence d'un accord auquel ne contreviendrait pas la parole, s'il y a une chose qui n'est pas claire, que l'expérience analytique révèle, c'est que – quoi qu'il en soit chez les animaux qui sont, soi-disant, soi-disant, soi-disant... c'est des histoires, enfin, dont on ne peut même pas savoir de quel lobe du cerveau du biologiste cette idée de tropisme a pu sortir... une nostalgie... – qu'avec madame ça ne se passe pas comme ça, que c'est pas le tropisme qui la dirige, ni elle ni lui.

Alors, pour l'animal, ça doit tourner rond.

En effet, ça a l'air de marcher... les saumons montent très très loin dans les fleuves, et tout ça pour faire l'amour, n'est-ce pas. C'est captivant, hein ?

Qu'est-ce que ça serait bien si c'était comme ça chez les hommes.

Le tropisme, c'est pas évident. Je dirais même plus : ce que j'avance, c'est que l'être parlant se [...] fort de l'expérience analytique.

L'être parlant se distingue... se distingue de ceci : c'est qu'il y a quelque chose qui se dérobe le plus, c'est ce rapport qu'il y aurait quelque part, existant, ⁽⁷³⁾fondamental, et qui serait nommable, et qui définirait le rapport sexuel.

Qu'est-ce que l'analyse nous montre, enfin, qu'est-ce qui en fait le texte, qu'est-ce qui en fait les discussions, les problèmes, enfin le... ce sur quoi s'étendent les analystes quand ils ont quelque chose à dire... ce qui est rare ?

C'est que, justement, s'il y a rapport, c'est de cet ordre d'ambigu qui peut faire – je n'en dis pas plus pour aujourd'hui – qui peut faire, disons, toutes les erreurs.

À savoir, que même là où il est mâle – avançons les mots, enfin, tels que ce sont les mots qui conviennent – celui qui, plus ou moins précisément peut se désigner, chromosomiquement enfin, comme un mâle, c'est justement dans sa fonction de mâle qu'il s'identifie le plus au sujet.

Je dis sujet, ici, parce que c'est en tant que le sujet se détermine du fait du langage, qu'il s'identifie au sujet qui... du versant opposé et inversement, qu'est-ce... d'où est partie toute l'expérience analytique sinon... sinon de cette hystérique dont j'ai dit, le plus freudiennement du monde, qu'elle fait l'homme...

Cette sorte d'ambiguïté – qui est dans l'assiette même de ces positions qui se définissent comme ça, massivement, grossièrement comme, dans l'humanité, constituant les deux parts, les deux partenaires – cette ambiguïté qui est, justement, ce sur quoi joue toute l'expérience analytique, ne permet pas d'en écrire le rapport d'une façon qui satisfasse à ce qu'il en est du terme de rapport, du terme de relation, pour peu qu'il soit élaboré.

Élaboré jusqu'à un certain niveau de logique, qui spécifie, comme distincts, comme deux, les termes entre lesquels se situe la relation.

Il est certain qu'ici, vous le sentez je pense, je m'avance au niveau... dans le fil... dans le droit fil de ce qui peut s'élaborer d'un usage scientifique du langage. L'usage scientifique du langage repose sur ceci : que ses effets sont poursuivis jusqu'à la pointe où, à proprement parler, il s'agit de quelque chose qui, sans le langage, ne serait nulle part au monde, à savoir : l'écrit.

Ce qui ne s'écrit pas mathématiquement, ceci peut toujours, quant au statut propre de ce qui en est de ce qui s'exprime dans le langage, être mis en suspens.

Que rien au niveau d'un être qui est sujet – ⁽⁷⁴⁾c'est-à-dire conséquence de son habitation dans le langage – que rien ne puisse s'assurer de l'écrit... d'un écrit tel qu'il définisse et distingue le rapport : voilà ce que j'avance comme, non pas hypothèse, mais conséquence, mais suite, mais ligne dans quoi nous sommes conduits par l'expérience elle-même.

Il n'y a pas de rapport inscriptible qui puisse se formuler, s'instituer du fait de tout ce qui peut se dire au niveau de cet être, dont vous voyez que ce n'est pas pour rien qu'en hésitant à l'appeler l'homme, je ne le situe que dans ce rapport – lui sûr et certain rapport de jouissance qu'il a à l'endroit du langage.

Toute sa jouissance en est littéralement commandée.

Cet être, cet être parlant, c'est en tant qu'il y a cette chose que seul le langage permet, et qui s'appelle la demande, avec toute l'ambiguïté qui en ressort quant à ce que j'ai cru aussi pouvoir en distinguer du désir.

Que tout chez lui soit infléchi, tordu, de par cette habitation dans le langage, et qu'on puisse aller jusqu'à dire que de tout ce qui se dit, rien, semble-t-il, au moins jusqu'à présent, ne peut se situer d'un écrit... ce quelque chose par où cet acte de parole, qui est aussi acte de jouissance, aboutirait à un réel où se serrerait ce qu'il en est radicalement du rapport entre un pôle et l'autre de ce qui assurément, chez lui comme chez tout animal, se situe biologiquement.

C'est là... c'est là, semble-t-il, dans l'état actuel de notre discours, du discours analytique, ce qui ressort, et aussi bien explique que, de ce qui est jouissance, tout chez l'être parlant soit dévié.

Dévié au sens que toutes ces variétés de jouissances, qui se centrent si bien sur la jouissance sexuelle, c'est justement en tant que la jouissance sexuelle est en quelque sorte détachée du rapport : et c'est bien ce que montre toute l'expérience analytique... Nulle part avant, n'est montée, dans un énoncé de discours, la référence au phallus, si ce n'est dans des lieux qui se distinguaient du mystère, si ce n'est qu'au niveau de la religion qu'avant le discours analytique a pu se produire ce qui distingue la jouissance sexuelle du rapport qu'elle commande.

C'est là... c'est là où se situe le nerf par où il peut se concevoir quelque chose. De quoi ?

Est-ce qu'il y a là, enfin, si je puis dire, une nouvelle ontologie ? une de ces petites histoires, enfin, comme ⁽⁷⁵⁾celle dont nous régale un peu la tradition religieuse : c'est à savoir... une fois de plus on trouve l'homme, là, au point... au point-clef, au point d'illumination...

Quand on fera des cours de philosophie... on résumera mon enseignement, on dira : « Ce que Lacan énonce est ceci, n'est-ce pas, il dit ceci, c'est que... c'est que dans l'échelle... l'échelle animale – cette fameuse échelle évolutive, vous savez, qui va toujours se perfectionnant, celle qui nous promet le *superman* à la suite... : une belle connerie, ça, oui, bon... – là, il est arrivé cette chose, qui, crac, hein ! : plus de rapport sexuel ! ».

Ce qui veut dire la même chose – parce que naturellement les philosophes sont pas idiots – ce qui veut dire la même chose que l'origine du langage.

Un être parlant n'a pas de rapport sexuel !

Je vous dis comment on énoncera le truc théorique, enfin, que j'aurais, soi-disant, avancé.

C'est très marrant, parce qu'on retrouvera la totalité du monde, là.

On pénètre dans le réel par quel biais, par quel biais, par quelle béance ? et puis, il est certain que... j'ai du dire de temps en temps deux ou trois trucs qui permettent de faire des erreurs d'interprétation, n'est-ce pas... qui feraient croire, que... que j'y crois, enfin, que je crois tout d'un coup...

[...]

[*Il discorso si interrompe per il cambio del nastro*]

S'il y a quelque part quelque chose qui permet, dans la constitution même du langage, à la pointe des mathématiques et de la physique mathématisée, d'avoir un accès au réel – si je puis dire entre guillemets, n'est-ce pas, vous n'imaginez pas là que c'est mon vocabulaire : « au vrai réel » – c'est à cause de ce sacré langage. Le sacré langage, ça tient, hein ?

Parce qu'il y a des êtres qui, quand ils baisent, ne savent pas ce qu'ils font.

Vous voyez, c'est la première fois que le mot savoir vient.

On expliquera ça comme ça, dans les livres de philosophie, et naturellement ce sera aussi farfelu, enfin, que je ne sais pas quoi, que les trucs de Thalète ou d'Anaximène.

Seulement, il y a quand même quelque chose qui est autre, qui existe, qui est le discours analytique.

⁽⁷⁶⁾Le discours analytique, c'est pas une théorie.

C'est pour ça que ce que je viens de vous avancer, là, c'est pas une conception du monde.

Ce que je viens de vous avancer, c'est ce qui résulte d'une certaine pratique.

Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ça se réfère quand même à ceci : c'est que vous sachiez, enfin, que dans l'analyse il n'y a pas de travaux pratiques, sur le plan des rapports sexuels tout au moins...

C'est quand même assez frappant que depuis le temps que les analystes parlent de la sexualité, il ne soit pas sorti, enfin, la moindre petite perversion nouvelle, par exemple... Ça aurait pu être amusant, hein ?, d'en inventer une, qui serait du cru des analystes... ou des analysants.

Il n'y a pas non plus le moindre progrès quant au savoir faire. Il y a tout de même eu dans les temps des choses qui sont sorties, [...] dans des livres auxquels personne ne comprend rien, dans le genre du *Kama Sutra*, ou autres livres, ou la tradition des Tantras tibétains...

Il semble bien que là il s'agisse de choses où il s'agissait d'une voie, d'un savoir, d'une manière de s'y prendre.

C'est très curieux, hein ?, que tout ce qui était savoir dans le passé, contrairement au nôtre, ça ait été toujours de l'ordre du secret...

Voilà comment c'était le savoir jusqu'à... le seul savoir, d'ailleurs, qui doit être probablement, véritablement un savoir.

Parce que nos élucubrations mathématiques sur le sujet de... enfin, de tout ce que vous voudrez... de l'espace-temps dont tout à l'heure, de la théorie des contacts, et de quelques autres, des positrons, mésons, neutrons...

c'est un peu drôle, quand on y regarde de près, à quel point... à quel point c'est immaîtrisable, à quel point, justement, l'opération langagière, là, éclate : elle ne se prête plus du tout aux subsistances de l'être.

Il s'agit de quelque chose qui s'institue d'une expérience... d'une expérience qui... qui va peut-être disparaître, ou s'éteindre, mais je n'y crois pas.

Il y a une voie, là, il y a une voie, une voie d'où, à proprement parler, certaines vérités vont apparaître, des vérités qui sont évidemment, comme toute vérité, de ⁽⁷⁷⁾nature plutôt décevante.

Il n'est pas vain que ce lien, ce lien de l'inconscient, c'est-à-dire du règne du langage, aille, dans ses conséquences, dans ses conséquences scientifiques, plus loin qu'on ne peut l'attendre.

Ça ne nous promet pas beaucoup plus, enfin... que ce qui depuis toujours a servi de mirage aux élucubrations parlées – c'est-à-dire la sagesse.

Mais je crois important... je crois important... parce que, justement, il y a une corrélation du style... du style de ce qui résulte... de notre plongée, de notre immersion, dans ce qu'on appelle une civilisation – il y a une corrélation entre l'âge, appelons-le capitaliste, et l'extension de ce discours analytique. Et le progrès qui en résulte est certainement d'un autre ordre que celui de la connaissance : il est de celui de ce que j'appellerais la rigueur logique.

On va voir, n'est-ce pas, les psychanalystes se multiplier. Après tout, c'est pas plus mal, enfin, cette rupture qui va se produire par rapport à ce qu'on peut appeler la vieille tradition des détenteurs de secret, des détenteurs de savoir, de ceux qui sont auprès des princes avec

une thériaque, avec quelque chose qui écarte les mots, enfin, des seuls gens qu'il vaille la peine qu'on les soigne, c'est-à-dire : les princes.

Quelque chose d'autre, un certain nombre d'aperçus sur ce qu'il en est de la jouissance – parce que ce n'est pas le rapport sexuel, la jouissance sexuelle... c'est quelque chose d'autre... Il y a une chose, quand même, qu'on n'a pas encore bien aperçu, c'est... c'est ce qu'il en est de la jouissance de la femme, avec tout ce qu'elle comporte de retentissement, très précisément dans son rapport avec l'ensemble du discours social.

C'est là dessus que je veux terminer aujourd'hui, parce qu'il faut simplement que ça termine... Je ne sais pas du tout quelle heure il est. Je vous demande pardon si je vous ai retenus trop longtemps.